
SARAH BOSTWICK

Passages

Pour sa première exposition personnelle en Europe, **Sarah BOSTWICK** (°1979) transforme le rez-de-chaussée de la galerie. Prenant comme matériaux de base les boiseries originelles du bâtiment qui furent ôtées et conservées lors des rénovations, elle redessine l'environnement architectural en permettant une réflexion sur la mémoire des lieux et sur les codes habituellement établis pour un « lieu d'art ». Elle a titré de façon très juste son exposition *Passages*.

Son travail prend forme dans les deux grandes salles du rez-de-chaussée de façon très nette. A partir des anciens châssis et portes, l'artiste réinterprète les habitudes architecturales appréciées par la bourgeoisie du début de siècle en y adjoignant certaines caractéristiques typiquement américaines. Elle s'est attachée à recréer certaines formes de moulures et de lambris qu'on retrouve dans de nombreux bâtiments de Brooklyn. La balustrade, quant à elle, rappelle ces barrières en bois qui existent dans les tribunaux américains et dans certaines églises ou temples. En insérant dans l'espace de la galerie cet élément, Sarah amène un trouble : à première vue, elle ferme l'espace et rend inaccessible une partie habituellement dévolue aux expositions. Elle pose subtilement la question du conditionnement permanent de l'homme par la structure de son environnement. Le spectateur se trouve dans une position de choix. Soit il reste derrière la balustrade et respecte l'espace qui lui est assigné par l'artiste, soit il décide de pousser un portillon découpé dans la balustrade et d'entrer dans la salle. La transgression est permise, si ce n'est requise, mais la barrière reste une limite psychologique très présente.

Quant à la salle de gauche, Sarah y a construit un vestibule, petit espace tout en bois. Tout en nous rappelant que cet endroit fut un lieu de passage (outre la maison d'un docteur, le bâtiment fut également un laboratoire d'analyses médicales), elle nous positionne comme si nous étions dans une sorte de sas qui est en contraste évident avec les salles d'exposition.

Deux œuvres, intitulées *Grand Central* et *Rose Cinema*, sont fixées dans les salles. L'une est une collaboration avec l'artiste/ingénieur Jim Campbell; l'autre est un haut relief gravé, poli et peint en blanc. *Grand Central* fait référence à la gare new-yorkaise et est comme un tableau mouvant avec des ombres qui se déplacent par transparence sur le haut-relief immaculé. Le déplacement des silhouettes se fait dans le silence et fait penser à un ballet dansé par des hommes d'affaires, des touristes et des passagers dans ce hall de transit.

Rose Cinema est une pièce plus grande qui vibre sous les moindres variations lumineuses. Elle représente l'intérieur d'un théâtre de Brooklyn. Depuis un certain angle de vue, on a l'impression que la scène de ce théâtre est sous les feux de la rampe et que le spectacle va commencer. Au fur et à mesure de la journée, la lumière décline et le spectacle semble ne jamais avoir eu lieu ou s'être terminé. La salle est vide mais on a l'impression que la lumière anime cet espace où se jouent habituellement les reflets de la vie. Plusieurs interprétations s'ouvrent quand on observe attentivement ce travail ; sorte de ruine flamboyante, cette salle amplifie le vide comme une caisse de résonance et nous amène à nous poser des questions sur les drames qui ont pu se jouer à cet endroit. La mémoire du lieu, encore et toujours.

Sarah Bostwick (°1979, Ridgefield, Connecticut, USA) vit à New York et expose principalement aux Etats-Unis. Ses récentes expositions personnelles incluent, entre autres, « Landlord White » à la Gregory Lind Gallery, San Francisco, et en 2006 une exposition personnelle à The Aldrich Contemporary Art Museum dans le Connecticut. Depuis quelque temps, elle collabore avec le plasticien Jim Campbell sur des projets spécifiques.